

Premier centre thérapeutique de Guyane : enfin

Il aura fallu quatre ans pour que le centre de SOS drogue international, dédié à la lutte contre la toxicomanie, voit le jour. Après les déboires de la Carapa où l'opposition virulente des riverains avait eu raison de son installation, c'est à Roura que la structure a ouvert en juin 2007 et commence déjà à faire ses premiers miracles.

Première entrée à gauche après le pont de la Comté en venant de Matoury. Au début du chemin de latérite, qui mène à la crique Marguerite, une flopée de boîtes aux lettres. Après un peu plus de deux kilomètres sur la piste rouge, un portail marron indique « CT ». Sur le fer forgé, un autre mot, tracé au pinceau : « Bienvenue ».

Bienvenu, le Centre thérapeutique de Guyane (CTG) ne l'était pas à la Carapa. Si les habitants de Montsinéry étaient d'accord pour aider les toxicomanes, ils ont été moins enthousiastes à l'idée de voir le centre de soins s'installer à leurs côtés. Les pétitions ont circulé, les propos étaient forts, les habitants allant jusqu'à qualifier le centre de « déchetterie ». Ici, pas de problème de voisinage, les riverains étant peu nombreux et les plus proches situés à 500 mètres.

« J'aimerais que les habitants de la Carapa viennent voir ce qu'il y a ici », confie Lionel Bourderieux, directeur du CTG. Ce qu'il y a, sur cette ancienne ferme avicole de onze hectares, ce sont dix pensionnaires, travaillant dans différents ateliers, occupés à goûter à nouveau aux bonheurs simples de la vie : tandis que certains font du jardinage, malgré les gouttes de pluie, un autre revient de sa visite quotidienne au poulailler tan-

dis que d'autres s'affairent à la cuisine.

Un passé commun

Leurs histoires, si elles sont toutes différentes, se rejoignent : à un moment de leur vie, ils ont partagé leur existence avec la drogue, parfois avec l'alcool aussi. Autre ressemblance : leur désir de changer de vie, qui les a menés là. Une composante capitale, comme l'indique Lionel Bourderieux : « Les gens craignaient qu'on fasse venir des toxicomanes à côté de chez eux. Mais la première condition pour entrer au centre est d'être volontaire. On ne va pas, par exemple, prendre dans la rue quelqu'un qui n'a aucune envie d'arrêter de se droguer. » Autre priorité : s'occuper des adultes en situation régulière sur le territoire guyanais, principalement touchés par le crack. La structure est mixte, mais actuellement les pensionnaires sont tous des hommes, d'une moyenne d'âge de 40 ans. Tous Guyanais. « La demande est suffisamment forte en Guyane... » fait constater Lionel Bourderieux. Les candidatures locales sont également privilégiées pour le personnel soignant.

Conseillés par leur famille ou aiguillés par des associations, les pensionnaires ont

tous eu le même parcours. Après un entretien avec des professionnels, dont un éducateur qui deviendra référent, le pensionnaire a un mois pour s'adapter, réfléchir et décider s'il souhaite poursuivre sa démarche. À l'issue de cette phase de découverte, le pensionnaire signe un contrat d'engagement, preuve qu'il accepte les règles de la communauté. Pendant le premier mois, l'individu est coupé du monde extérieur. Passé ce laps de temps, les familles sont autorisées à venir sur place, le but étant de recréer des liens souvent coupés lors de la période de toxicomanie. Au bout du cinquième mois, le pensionnaire s'engage davantage dans la vie communautaire tout en continuant, avec son éducateur référent, de construire son projet de sortie. La durée du séjour est d'un an, renouvelable par session de trois mois.

Parallèlement à la fin de la toxicomanie, le but de la démarche est la réinsertion sociale de l'individu. « Pour certaines personnes, ce sera un travail, pour ceux qui s'approchent de l'âge de la retraite, cela pourra être une petite retraite et une petite maison. Comme tout le monde » conclut Lionel Bourderieux.

Audrey Virassamy

☐ CTG : 0594 28 09 95.



Au quotidien, les résidents goûtent à des activités variées et réapprennent à vivre sans la drogue.
(Photos : A.V.)

Une demande forte

L'ouverture du centre ayant été retardée lors de la première étape de recherche de site, la structure actuelle est encore en pleine mutation. Les pensionnaires et l'équipe de soins ont pu investir les locaux existants, mais des travaux colossaux sont actuellement en cours pour permettre le mois prochain, après passage des commissions de sécurité et de conformité, l'ouverture de douze lits supplémentaires.

Dans deux mois, le CTG devrait atteindre sa capacité maximale de trente-cinq places, dont deux chambres pour personnes handicapées.

Les places qui seront ouvertes prochainement n'auront pas de mal à être attribuées : aujourd'hui, dix personnes sont déjà sur liste d'attente, preuve s'il en faut de l'ampleur des besoins dans notre département.

Occuper le corps et l'esprit

Robert a intégré le CTG il y a trois mois. S'il se trouve dans son élément, une partie de la journée est consacrée aux démarches de sortie.

Panier à la main, Robert* se dirige vers le poulailler dont il a la charge. Sous sa surveillance : la cinquantaine de pondeuses du centre qui cohabitent avec autres poulets et canards. Une tâche qui lui sied parfaitement. « **C'est à peine si chaque poule n'a pas un prénom** », fait remarquer Lionel Bourderieux. « **Chaque jour, je ramasse à peu près soixante œufs, je dois aussi m'occuper de leur alimentation et de leur entretien.** »

À 58 ans, Robert est hébergé au CTG depuis trois mois. Ayant passé la majeure

partie de sa vie dans l'Hexagone, l'homme, qui était traité dans un autre centre de SOS drogue international à Paris, a souhaité revenir en Guyane. Après une semaine passée dans sa famille, il a intégré la structure de Roura. « **À l'extérieur, explique-t-il, c'était assez difficile de suivre mon traitement. Ici, c'est plus facile.** » Autre avantage : la bonne entente avec les résidents et la proximité de sa famille avec qui il a renoué. « **Les activités ici sont intéressantes ; ce que je préfère, c'est l'atelier d'écriture et d'expression. On a aussi des jeux de**

société, la belote, la pétanque. » Pour autant, il consacre du temps à ses démarches de sortie. Pour lui, même l'entretien des petites pondeuses fait partie de sa reconquête de l'avenir : « **Demain, je voudrai avoir mes poules pour ma propre consommation, quand je serai à la retraite.** »

Si lui a trouvé son bonheur dans son atelier, la palette, plutôt large, a de quoi satisfaire également les autres résidents. À l'entrée, le visiteur est accueilli par les chevaux de l'atelier élevage, plus loin, l'œil tombe sur le carbet réalisé par les pensionnaires.

Non loin de là, des haricots verts poussent tranquillement, fruit du travail de l'atelier agricole.

D'autres activités viendront bientôt se greffer à celles-ci : alors que les résidents ont nettoyé la crique sur plusieurs kilomètres, ils sont en attente de leur pirogue, construite en ce moment à Saint-Georges. Avec celle-ci, ils pourront partir en balade sur le fleuve et proposer leurs services aux particuliers pour l'entretien de carbets voisins, accessibles uniquement par l'eau.

A.V.

*Le prénom a été changé.



Parmi les premiers résidents de la structure, à 58 ans, Robert a trouvé au CTG l'appui nécessaire à son traitement.